

## Tarrasques à Tarascon

Arnaud Labelle-Rojoux

---

Number 45, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46843ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Labelle-Rojoux, A. (1990). Tarrasques à Tarascon. *Inter*, (45), 42–43.

# TARASQUES À TARASCON

Arnaud LABELLE-ROJOUX

**Je ne suis pas, c'est certain, le plus apte à rendre compte de la soirée de performances qui a eu lieu le 6 août dernier à la VI<sup>e</sup> Rencontre Internationale de Poésie Contemporaine de Tarascon. Pourquoi cela ? Tout simplement parce que j'étais le coordinateur et le présentateur de cette soirée. Juge et partie, il est vrai qu'on n<sup>e</sup> devrait rien dire jamais.**

De fait, je ne parlerai pas de la qualité ou de la non qualité des intervenants, intervenants choisis par moi : Simon HERBERT, Orlan, Harrie de KROON, Joël HUBAUT et moi-même.

Il me paraît en revanche tout à fait légitime qu'à partir de l'expérience de cette soirée, je m'interroge après-coup et m'étonne, à nouveau. Pour la nnième fois, car la question est patente toujours, sur la nature fondamentalement « monstrueuse » de la performance. Excessive. Déplacée. Détonnante. Agressante.

Cette approche est bien différente du simple compte rendu. Elle est conforme en tout cas, il me semble, à l'esprit même de la soirée, soirée voulue par Julien BLAINE, Emmanuel PONSART et François FERRARI — les organisateurs du festival — comme illustration « live » de mon livre *L'Acte pour l'art*. D'où le titre retenu pour la soirée, *L'Acte pour l'art*.

Les rencontres de Tarascon ont accueilli cette année, en plus des artistes de la soirée, des poètes russes, des poètes arabes, des revues de poésie françaises qui ont donné la parole <sup>1</sup> à quelques uns de leurs auteurs, et en guise de bouquet final, l'extraordinaire Gherasim LUCA dans un récital inoubliable. Par ailleurs Bernard HEIDSIECK, Emmanuel HOCQUARD, Christian PRIGENT <sup>2</sup> et Pierre GARNIER ont confronté aux réactions d'un public à vrai dire bien muet, un travail inédit ou en cours d'élaboration.

Voilà pour le contexte. Le contexte « festivalier ». Un festival à l'atmosphère quasi familiale. Le cadre maintenant. Le cadre de la soirée *L'Acte pour l'art*. Imaginez un petit théâtre à l'italienne du milieu du siècle dernier peut-être, charmant une *Fenice* de poche avec des sièges rouges et un rideau de scène rouge, et des

balcons tarabiscotés dorés, et des angelots de stuc. Le tout comme neuf. Sorti du passé. Intact. Oui mais, bien équipé en projecteurs lumières et en dispositifs sonores. Des moyens techniques sophistiqués pour des tournées fantômes. J'ai pensé en entrant dans ce théâtre, à celui vu il y a des années dans un reportage T.V. sur le Brésil. Un petit théâtre Napoléon III, perdu au fond de la jungle amazonienne, près de Manaos, envahi par une végétation luxuriante, où Sarah BERNHARDT s'était produite du temps où le Brésil était le plus riche et presque unique producteur de caoutchouc du monde...

Mais revenons à Tarascon, à la soirée *L'Acte pour l'art*. On m'avait demandé, pour fêter la sortie de mon livre, de présenter une « sélection » de performeurs représentatifs de la performance évoquée dans ce livre. Cette « sélection » devait comporter 4 artistes. Furent choisis un Britannique (Simon HERBERT), un Néerlandais (Harrie de KROON),

Arnaud-Labelle ROJOUX

et deux Français (Joël HUBAUT et Orlan). Je fis aussi, en plus de la présentation — que je souhaitais la moins présentatrice qui soit, la moins précise (performance et performeur doivent être reçus comme des logoglyphes), une simple annonce en fait — une performance dédiée à la mémoire de Robert FILLIOU.

La performance de Simon HERBERT fut une performance physique au caractère résolument politique. Radicale dans le double sens britannique d'anti-réactionnaire et de réfractaire à quelle concession que ce soit.

Devant une diapositive fixe représentant une famille « lower middle class » anglaise type, au son d'une cassette hurlant des slogans sportifs et militaires, clichés d'une Angleterre sûre d'elle-même, Thatcherienne, quoi qu'il arrive vainqueur, Simon HERBERT tentait de soulever deux énormes sacs remplis de terre suspendus aux extrémités d'une perche de plastique plutôt souple. Ayant réussi, après un effort intense, à soulever les sacs, il les ouvrait et enfouissait sous leur contenu le magnétophone continuant à hurler ses slogans. Jusqu'à ce que disparaisse étouffée la voix.

Orlan, dont le travail actuel est en référence avec le monde de l'art, ses artifices, la reconnaissance du nom comme crédo absurde et finalité avouée de leur existence nombrilique pour de nombreux « créateurs » agités, donna une performance ironique jouant sur la notoriété pour « happy few » des artistes fluxus, du happening ou de la perfor-

mance, en projetant leurs noms dans des génériques de films fictifs, proclamés à la façon des bonimenteurs de foires. Ces titres étaient des titres de films authentiques détournés par le simple ajout dans chacun de son propre nom : Orlan.

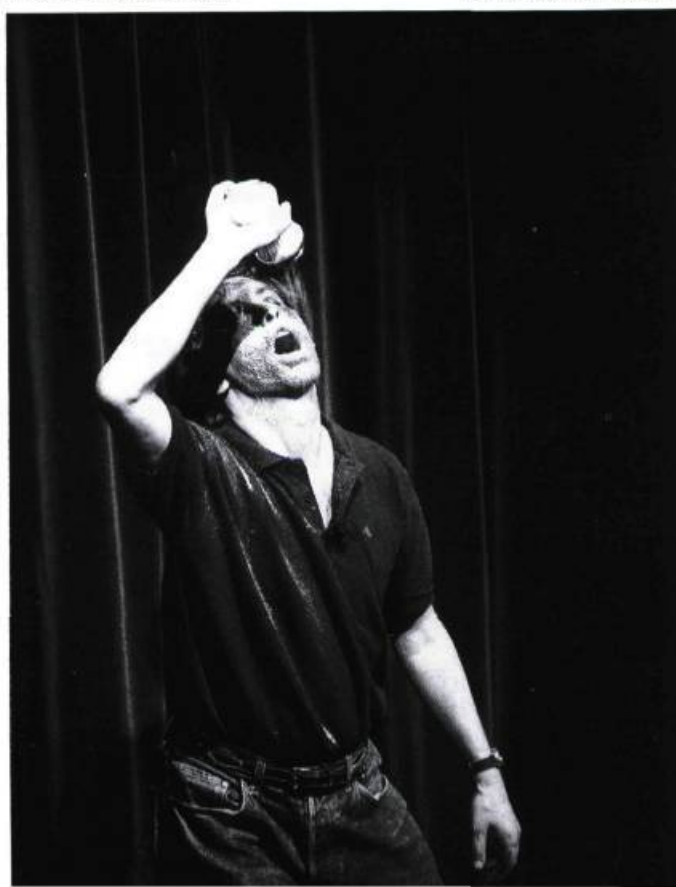
Harrie de KROON souhaitait sa présence au plus près du public. Pour cette raison il fit sa performance dans le hall du théâtre. Sa performance consistait en un monologue racontant un souvenir d'enfance douloureux. La mort d'un vieux chien. Monologue interrompu de gestes déshumanisés provoquant un malaise immédiat, grimaces horribles en même temps que maniérées, de celles que l'on rencontre dans les hôpitaux psychiatriques, grimaces qui font peur, outrées comme les figures de Messerschmidt. À un moment donné, il brisa un verre posé sur le sol près d'une branche énigmatique.

Cette performance très violente se terminait par le mot tendresse.

Joël HUBAUT, coiffé d'un « bob » de toile blanc, assis à une table à la façon d'un présentateur de télévision, à ses pieds mis à part, nus, dont les orteils de l'un serraient une cuillère à café remuant une tasse à café cadrée sous la table, assis donc à la façon d'un présentateur de télévision à côté précisément d'un gros poste de télévision diffusant un vidéo représentant un personnage à la ressemblance familiale évidente, un personnage coiffé du même couvre-chef, un de ses oncles hilares, délira verbalement sur le fait que « tout a déjà été fait » mais « que tout est à faire » et que la « mixomatose n'existe pas » !

Quant à moi, je l'ai dit, j'ai clôt la soirée par un « hommage à Robert FILLIOU », un hommage trouble, ambigu, utilisant le lieu théâtral avec son rideau rouge comme un music-hall berlinois. Le théâtre est le lieu de l'hystérie. *Salé/sucré*, titre de la pièce, était fondé sur le « principe d'équivalence » cher à FILLIOU mais il n'en était pas une illustration. Il démarquait ce principe pour en établir un autre : le principe d'équivoque. Un principe appelant celui-là des jugements contradictoires. Marlène DIETRICH chantant en boucle *Lili Marlène*, chanson on le sait aussi bien chantée par les nazis que par les résistants français ajoutait à cette ambiguïté. L'ambiguïté de toute

Photo : Geneviève BEAUZÉE



fascination. Une fascination recherchée.

J'ai eu divers échos de la soirée. J'ai entendu les mots : violence. Provocation. Agressivité. Dépassé. Trop long. Émouvant. Fort. Poignant. Pathétique. Facile. N'importe quoi. Intéressant... J'ai dû entendre d'autres mots. Je les ai oubliés. Et puis j'ai entendu des critiques sur tel ou tel. Mais je n'ai jamais entendu le mot « poésie ». Jamais, il faut le dire, je n'ai senti à Tarascon que la performance, les performances, ont été vécues comme des actes poétiques par ceux qui y assistaient. Alors que n'importe quelle minauderie sentimentale s'était écoutée bouche bée (c'était là de la poésie puisque sortie d'un livre et dite par leur auteur, un poète pardi !) les performances avaient été perçues comme des anomalies. Des monstres. Des tarasques plus ou moins effrayantes. Cela ne relevait visiblement pas de la même « discipline ».

Il ne m'appartient pas de dire si l'ensemble de ces performances était satisfaisant, constituait une « bonne » soirée. Je n'en sais rien. Et peu importe. Mais j'ai été sensible à une critique revenue plusieurs fois indiquant un sentiment de « déjà vu » de « déjà entendu » qui en réalité se conforte dans l'idée que j'énonçais moi-même dans le livre *L'Acte pour l'art* : la performance est datée dans le temps. Il lui faut de nouvelles formes. Un nouveau nom peut-être. Elle appartient aux années 70 et 80. Les artistes présents à Tarascon étaient d'ailleurs, il faut le remarquer, des artistes qui, en dehors de Simon HERBERT, ont réalisé des performances depuis les années 70. Ceci explique cela j'imagine. Il n'empêche que les réactions de rejet ou les non-réactions ahuries montrent tout de même que la performance est toujours salutaire pour chahuter le ronron poétique ou artistique.

Salutaire comme dissidence. Une étrangeté « mal vue ». Un hiatus obscène. Une laideur hybride. Transgressive. Inexorablement hostile à l'accablant consensus...

<sup>1</sup> Au sens large : il y eut notamment une performance de Ma DESHENG et une autre de Philippe COSTELLIN.

<sup>2</sup> Je n'ai assisté qu'à sa lecture, superbe comme d'habitude, énergique, maîtrisé, d'un texte inédit, ou plutôt à la lecture d'extraits de ce texte très long (400 pages) *Commencement*, à paraître dans quelques mois aux éditions P.O.L.



Haut : Harrie de KROON ; centre : Orlan ; bas : Joël HUBAUT

Photo : Geneviève BEAUZÉE